

CHRONIQUE DRAMATIQUE

M A P I È C E
P R É F É R É E
PAR MAURICE BOISSARD

AVEC QUATRE DESSINS D'ANDRÉ ROUVEYRE

Les Amis d'Edouard
Nº 46

à Monsieur Auguste Duvardin
avec grand plaisir
et bonté.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

MA PIÈCE PRÉFÉRÉE

Tiré à 200 exemplaires hors commerce dont :
4 exemplaires sur Japon numérotés 1 à 4 ;
Et 196 exemplaires sur Arches numérotés 5 à 200, pour
les Amis d'Édouard.

Exemplaire No 188



CHRONIQUE DRAMATIQUE

M A P I È C E
P R É F É R É E

PAR MAURICE BOISSARD

AVEC QUATRE DESSINS D'ANDRÉ ROUVEYRE

Les Amis d'Edouard
Nº 46

Ce n'est pas toujours drôle d'aller au théâtre. Je crois l'avoir déjà dit, du moins l'avoir déjà donné à entendre. J'ai le bonheur d'habiter une maison tranquille, isolée, loin du bruit, des visites et des conversations. Par les fenêtres, pas d'autre vue que celle de jardins se succédant, séparés par de légères clôtures, n'en formant tous, pour la vue, qu'un seul. Tout alentour, le silence, et pour le troubler à de rares moments, seulement le bruit d'une auto sur la route de Paris à Robinson, ou celui des trains allant et venant entre ces deux points.

Pour dire le vrai, je ne suis pas fou de la nature. J'ai un grand jardin, tout à fait à l'abandon. Tout y pousse à son gré, les arbres et les herbes. Je n'y suis jamais. Même l'été, quand j'essaie d'y rester assis pendant quelques minutes sur une chaise-longue, je n'y tiens pas. Je vis uniquement dans la maison, et, dans cette maison, de préférence dans une pièce au premier, d'où la vue s'étend assez loin. Ce n'est pas un endroit bien somptueux, cette pièce. La littérature, non plus qu'aucun autre travail, ne m'a encore bien enrichi. Ce n'est pas non plus un endroit absolument pauvre. Je vous la décrirai pour vous amuser. Cette description me permettra aussi, plus tard, si je viens à la quitter, de la revoir avec plus d'exactitude que par le souvenir. L'ameublement en est peut-être un peu disparate. Il est celui que le hasard et les fortunes successives m'ont donné. Le Prince de Ligne, ce

grand seigneur, cet homme exquis, cet esprit supérieur, la grâce et la moquerie faites homme, finissait bien ses jours dans un grenier, avec quelques chaises de paille, une table en bois de sapin et quelques autres objets aussi luxueux. En ce sens, avec mes meubles anciens, meubles de campagne, il est vrai, je suis plus riche que lui. Qu'on ne croie pas que j'y tienne beaucoup. Je n'ai pas du tout l'instinct de la propriété. Vivre dans des meubles à moi ou à d'autres m'importe peu. Je n'ai pas la folie du cadre. Je couche dans un lit Louis XVI et je n'y pense pas le moins du monde. J'ai beau avoir horreur du mobilier moderne. Si ce n'étaient la promiscuité, le manque de silence et d'isolement, je vivrais aussi bien à l'hôtel. Au reste, de cet ameublement, je n'ai pas acheté grand'chose. Une maîtresse que j'avais avait la passion du mobilier. Elle achetait, achetait sans cesse, de vieilles choses, souvent très

bien. Un jour, elle s'envola, emportant ce qui lui plaisait, me laissant le reste. Je m'en suis accommodé. Je me rappelle, quelques jours après son envolement, elle revint, pour une demi-douzaine d'armoires qu'elle avait oubliées. Un nouveau chien était entré chez moi depuis son départ. Elle le vit. — « Tiens, me dit-elle, vous avez un nouveau chien ? — Chère amie, lui répondis-je, une bête s'en va, une autre arrive ! » Mais que je vous fasse mon inventaire. Comme bureau, une table Louis XVI, en merisier ciré, simple, un peu abîmée, un peu négligée, mais encore d'un assez bel œil. Je n'aime que les meubles de cette époque, comme je trouve qu'on ne s'est jamais mieux habillé. Pour m'asseoir à cette table, quand je travaille, une chaise de je ne sais quel style, mais fort commode pour son emploi, achetée, dans ma jeunesse, à la vente de Camille Doucet. Seigneur Dieu ! écrire



Pour m'asseoir à cette table, quand je travaille, une chaise...

assis sur la chaise de Camille Doucet ! J'espère bien que ce que j'écris ne s'en ressent pas ? Auprès de cette table, un fauteuil sans intérêt, au siège défoncé, tout rembourré avec de vieux numéros du *Mercure*, de préférence des numéros contenant des chroniques de théâtre. Sur la cheminée en marbre blanc, devant une grande glace qui réfléchit toute la pièce, entre deux chandeliers Louis XVI, à côté d'une reproduction d'un dessin de Berthe Morizot, un petit secrétaire, meuble de poupée, qui appartint à une sœur que j'eus, que je n'ai jamais connue, et qui était en même temps ma cousine, car mon père eut pour maîtresses les deux sœurs : je suis né de l'une et cette sœur de l'autre. Cela commence à remonter un peu loin : 1872 pour moi, quelque chose comme 1865 ou 6 pour cette sœur. J'ai eu, dans le même genre, beaucoup plus tard, du côté de mon père, un frère, du côté de ma mère un

autre frère et une autre sœur, quand ces deux personnages, tous les deux presque à la même époque, séparés depuis plus de vingt ans, se marièrent chacun de leur côté. Curieuse famille ! Elle a ce grand mérite de ne pas m'avoir embarrassé. Mon père n'était jamais chez lui. J'ai bien vu ma mère la valeur en tout de huit jours dans ma vie. Elle était fort jolie, j'ai été très amoureux d'elle, et je regrette bien ma timidité quand je la revis, quand j'avais trente ans, une vraie surprise ! après vingt ans d'oubli de sa part. Quant à tous ces frères et sœur, un seul m'est connu, que je vois environ tous les trois ou quatre ans, une ou deux heures chaque fois, n'ayant ni l'un ni l'autre grand'-chose à nous dire. Contre l'autre pan de mur, une commode Louis XVI, aux tiroirs ornés de bronzes dorés, bondés de livres que je n'ai jamais lus : ce sont les ouvrages que vous m'envoyez, mes chers confrères ! Sur cette com-

mode, un étroit casier à livres. Là sont les livres que depuis longtemps je relis toujours. Ils ne m'ont rien appris : les livres n'apprennent rien. Ils m'ont seulement donné de grands plaisirs. Donner des plaisirs, d'esprit ou d'émotion, c'est tout l'objet des livres. Je me suis retrouvé, je me suis reconnu dans ceux-là, ils sont à ma ressemblance. Quand je dis que je les relis ?... Ce n'est pas tout à fait exact. Je les connais par cœur. Quelquefois, le soir, je me dis : lisons un peu. Je prends un de ces livres, je m'assieds, je l'ouvre au hasard, je lis dix lignes, vingt lignes, une demi-page... et je ne lis plus, mon esprit part, je rêve, et les heures du matin arrivent que je rêve encore. Ce ne sont pas des livres de déclamation, de lyrisme, de grand style, à périodes pompeuses et savantes. De tels livres me sont toujours tombés des mains aussitôt qu'ouverts. Ce ne sont pas des livres romanesques, entraînants,

dans lesquels l'illusion et l'invention grandissent à chaque page. De ces livres-là j'en lis quand je veux éclater de rire. Ce sont des livres d'observation, de moquerie, de sarcasme, d'émotion profonde mais cachée, maîtrisée et qui se change en raillerie. Ils sont à l'image de la vie, comiques et amers comme elle. Ils la peignent telle qu'elle est, fidèlement, sans tirades, sans rien des tromperies de l'art et du sentiment. J'aime beaucoup les biographies. Il y a aussi dans ces livres les biographies d'individus curieux à des titres divers et dont l'existence aventureuse, bizarre, piquante ou scandaleuse est pour moi un ravissement. Je vais avouer ici une de mes bizarries. Certains de ces livres sont devenus rares et coûtent assez chers. Quand je rencontre un exemplaire, je l'achète, m'imposant des sacrifices par ailleurs. « C'est trop beau, me dis-je. Personne ne goûterait cela comme moi. Ne le laissons pas



... une reproduction du Diderot en terre cuite de Houdon...

tomber dans de mauvaises mains ». Par contre, j'ai aussi les biographies de quelques-uns de ces gens qui ne sont pas sortis de leur province, qui ont vécu là occupés à de petits travaux : collections, archéologie, jeux floraux, collaboration à quelque journal régional, médiocres de talent, contents d'une réputation locale, bonshommes puérils et démodés. Leur sort me fait rêver. Qui sait si ce n'est pas là le bonheur, bien mieux que la gloire d'être critique dramatique à Paris ? Sur le plateau de cette commode, devant le petit casier à livres, une reproduction du Diderot en terre cuite de Houdon, qui trône là au milieu de livres et de papiers en piles, considérant tout ce qui l'entoure d'un regard vif et attentif. Au milieu de la pièce, un petit bureau, genre anglais, qui détonne un peu dans l'ensemble. Il a une histoire : il me vient d'un voleur. En 1903, j'entrai comme secrétaire chez M. Lemarquis,

administrateur judiciaire. Le collègue que j'eus comme vis-à-vis se prit tout de suite de sympathie pour moi. Un jour, malgré mes protestations, je l'entendis me dire qu'il tenait absolument à me faire un cadeau. Le lendemain, en effet, étant chez moi à déjeuner, je reçus de la maison Maple le petit bureau en question. Il se découvrit quelque temps après que ce collègue avait volé à M. Lemarquis, par petites sommes successives, une quarantaine de mille francs, à l'aide de comptes truqués et de signatures inventées. Avait-il voulu par avance se ménager mon silence si je découvrais ses petites opérations ? Le pauvre garçon s'illusionnait. Je n'ai pas tant de zèle honnête. J'eusse découvert ses friponneries et j'en aurais parlé, c'eût été à lui seul, pour l'y faire renoncer. Il alla se faire pendre ailleurs. Sa famille remboursa. Je gardai le petit bureau : le bien mal acquis profite toujours à quelqu'un.

Accrochés au mur, deux ou trois portraits de famille : un portrait de mon père, peinture, quand il avait trente ans ; un portrait-charge du même, à sa sortie du Conservatoire, avec la médaille de son prix à la main, et, de chaque côté, les affiches des pièces dans lesquelles il avait déjà joué ; un portrait au fusain de ma grand'mère maternelle, jeune fille, avec sa robe et sa coiffure du temps de Louis-Philippe ; une miniature, assez fine, portrait de la marraine de mon père, très jolie femme, aux belles épaules, dont certainement il ne fut pas uniquement le filleul ; un cadre de photographies me représentant quand j'étais enfant, (Ôtez-moi mes lunettes, la friperie de la vie, les cheveux gris qui se mêlent à mes cheveux noirs : j'ai encore le même visage) ; les portraits de deux de mes chats morts, l'un dessiné par Rouveyre ; un exemplaire du médaillon de Beyle par David, (David d'Angers, pas le David

l'odieux peintre de la Révolution et de l'Empire) ; une reproduction du La Tour par lui-même du Louvre, cadeau de Rouveyre ; deux vieilles peintures dans de charmants vieux cadres ovales en bois doré, autre cadeau de Rouveyre ; une autre reproduction d'un masque de La Tour ; un médaillon en vermeil de Molière ; une assez jolie gravure ancienne de Boilly, montrant deux êtres charmants au sortir de faire l'amour, (quand on est privé sous ce rapport, l'image du plaisir est une compensation) ; enfin, sur un rayon du petit casier à livres, devant les volumes, une photographie du portrait de Stendhal par Sodermark et une photographie, au temps de sa jeunesse, de la créature fantasque qui m'a donné le jour. Mais tout cela n'est pas le plus beau. Le plus beau, le voici. Représentez-vous-le, si vous le pouvez. Sur ma table de travail, sur le petit bureau anglais, au milieu de la pièce, sur la cheminée,



*... de Boilly, montrant deux êtres charmants au sortir
de faire l'amour...*

sur les piles de livres et de papiers de la vieille commode, de chaque côté du Diderot, sur le fauteuil, sur le tapis, par terre, auprès des deux chiens qui vivent avec moi au premier, (ils ne sont plus que deux aujourd'hui, depuis que le petit Singe et le cher Pataud sont morts), jusqu'en sur ma chaise de travail, au point qu'il ne m'est pas toujours commode de m'asseoir : cinq, dix, quinze, vingt, trente chats, ou plus, selon le nombre auquel il prend fantaisie de venir me tenir compagnie. Représentez-vous cela, vous avez alors le tableau complet. Même quand elles s'écoulent dans ce que j'appelle mes mauvaises rêveries, que les soirées sont agréables que je passe là ! Que j'ai passé là, dans le travail, la lecture ou la songerie, des soirées qui m'ont enchanté ! C'est là que je vis, que je rêve, que je vieillis, que je me regarde vivre, rêver, vieillir, là que je songe aux plaisirs que j'ai eus, à ceux que j'ai manqués, à

ceux que je n'ai pas, à ceux que j'aurai peut-être ? là que je jouis, avec délices, du comique et de la bêtise de la vie. J'ai écrit là, aux premiers temps de mon installation, quelques-unes de mes chroniques de théâtre qui m'ont le plus amusé. Pendant ce temps-là, cette maîtresse dont j'ai parlé plus haut filait la romance, dans le voisinage, avec un bellâtre barbu sur le retour qui fut finalement le motif de son envolement. Quand je le découvris, ce ne fut pas drôle. C'est une vieille histoire, par laquelle nous passons tous. Nous croyons que nous n'aimons plus : nous oublions l'amour-propre. Qu'on nous trompe, il se réveille et la jalousie avec lui. Un moment je reconnus cette sotte. Mais elle était bien prise et elle récidiva. Je ne montrai plus alors que de l'indifférence, jusqu'au jour que ce fut à son tour d'avoir la surprise de recevoir son congé. Je ris de bon cœur quand je me rappelle cette

aventure : je rendais compte de comédies, sans me douter que ces deux soupirants m'en jouaient une autre de leur côté. C'était bien le moins que j'aie quelques meubles. C'est du reste une chose dont on peut me féliciter : j'ai toujours tiré quelques profits des femmes que j'ai aimées. Ce qui est bien une preuve qu'elles m'ont aimé aussi. Il y a quelques années, je venais de faire, en me moquant, sans la moindre pensée de réussite, la conquête d'une femme adorable, — elles le sont toutes, au début ! — et c'est là aussi, dans cette pièce, pendant toute une soirée, que j'ai noté, en quelques pages, les petites étapes de ma conquête et ma surprise et mon plaisir de mon succès. On ne devrait vivre que la nuit. Partout le silence. Tout dort. L'imbécillité humaine fait trêve. Comme les idées sont claires, la rêverie profonde, l'esprit actif, la sensibilité vive et éveillée, la solitude encore plus savou-

reuse ! Je ne rentre pas une fois chaque soir sans me le dire en mettant la clef dans la serrure de ma porte : « Quel bonheur de n'être attendu par personne, de ne trouver là ni femme questionneuse, ni enfants bruyants, ni parents empressés ! Non. Personne. Seul. Le silence. » Et pourtant, quelquefois, une belle catin libertine ?... Brune ! j'aime beaucoup les brunes. Blonde ! j'aime aussi les blondes. Rousse ! les roussees ne me déplaisent pas. L'une ou l'autre m'enchanterait !... Et je dis cela... Quand une occasion se présente, je la laisse passer. Je suis difficile, je suis timide, j'hésite, je réfléchis trop. Je me dis que ma vie sera dérangée, que je serai distract de ma solitude, de mon travail, de ma rêverie. Il me faudra aller à des rendez-vous, écouter des paroles et en dire, faire pour plaire des choses qui me déplairont, peut-être ?... Le vrai, surtout, c'est qu'il n'en est qu'une au monde, la

même que je viens de qualifier d'adorable. Je suis même, ce soir, très occupé à rêver à elle. Ces merveilleuses épaules, ces seins parfaits, ce visage si charmant quand il veut, ce corps resté si voluptueux, cette bouche si ardente aux baisers, cette admirable et spirituelle impudeur... et j'ajouterais bien... ce qu'il ne serait pas convenable d'ajouter !... C'est ma déesse ! Une déesse capricieuse, hélas ! et voyageuse. Juste à la plus belle saison pour faire l'amour, elle est absente. J'en suis alors réduit à l'aimer en imagination... Baste ! la sagesse aussi a bien son charme. Je couche avec mes chats : le nombre remplace le genre. Ce que je perds en plaisir, je le gagne en tranquillité. Le caractère des femmes ne vaut pas toujours leur physique. L'amour ne va guère sans disette. Orages du cœur, vous n'êtes pas du tout mon affaire ! Il m'arrive pourtant d'avoir de durs moments. C'est quand ma sagesse com-

mence à me peser. Je regarde alors les femmes avec attrait et déplaisir. Un sein que je devine sous l'étoffe m'enchante et me fâche. J'ai envie de dire, comme Tartuffe : « Ah ! prenez ce mouchoir... » et en même temps j'ai grande envie de demander à voir un peu. Quand je retrouve ma déesse, comme je me rattrape ! Pendant quelques jours nous mettons doubles les baisers et le reste. Mais si je revenais à ma description. Les chats et les chiens comptés, moi compté, et la bonne comptée, qui vit de son côté au rez-de-chaussée, la maison est vide. Je vais, je viens à mon gré. Je me tais si je n'ai rien à me dire. Je me parle tout haut si j'ai à m'entretenir. Je m'assieds, je me lève à ma fantaisie. Je ne gêne ni n'ennuie personne. Personne ne me gêne ni ne m'ennuie. Et on peut sonner à la porte de la grille, là-bas, à une trentaine de mètres de la maison : on sonnera pendant des heures. Je n'attends jamais per-

sonne et jamais je ne réponds. Tout cela dit, qu'on se représente alors l'obligation d'aller au théâtre. Quitter cette maison tranquille, cet horizon silencieux, ce jardin touffu et libre, cette chambre où vivent encore tant de rêveries, ces livres, ces papiers, la chaise de Camille Doucet, ces excellents portraits de famille, le La Tour sous son verre et le Diderot sur sa commode, et la compagnie délicieuse de tous ces animaux aussi gracieux qu'affectueux ! Gagner Paris ! Parcourir des rues ! Aller s'asseoir dans un théâtre ! Se trouver là au milieu de gens venus on ne sait d'où, aux figures impossibles, aux physionomies respirant le néant le plus complet, qui tiennent de ces propos qui font regretter amèrement que les neuf dixièmes de l'humanité ne soient pas muets ! Et tout cela pour entendre des pièces, le plus souvent !... Heureusement que je sais en rire ! Quand je rentre d'un de ces spectacles remar-

quables à tant de titres, et que je retrouve, dans ma chambre à coucher, dans ma pièce de travail, même dans le jardin si la nuit est belle, ma compagnie à quatre pattes qui m'attend, je le lui dis : « Mes pauvres enfants, encore une riche soirée ! Ce n'était vraiment pas la peine que je vous quitte. Toutes bêtes que vous êtes, vous avez encore plus d'esprit que tous ces auteurs. » Je m'adresse au Diderot aussi, toujours attentif sur sa commode : « Mon cher maître, quelle époque ! Comme vous avez eu de la chance de vivre à la vôtre ! Epoque délicieuse, charmante, la plus belle que le monde ait connue, la plus belle qu'il connaîtra jamais ! Le règne de l'esprit, de l'originalité, de la fantaisie ! On savait rire, se moquer, fuir les choses sérieuses, autant dire les choses bêtes, être libre autant qu'un homme peut l'être. Aucun sot respect. Rien de ces grands sentiments dont nous sommes si fiers. Comme patrie, le lieu

où l'on avait des amis, où l'on était aimé, où l'on était heureux. Aucun souci de l'avenir. La journée qu'on vivait était toute la vie. « Après nous le déluge ! » quel grand mot profond dans sa frivolité ! Quelle légèreté, quelle clarté, quelle volupté dans les arts ! Quelle variété, quel pittoresque dans les individus ! Quelle facilité, quel agrément dans les mœurs ! Quel dédain des préjugés dans la société ! Et sous ces dehors de plaisir, de moquerie, de libertinage, de cynisme, quelle générosité, quelles qualités de cœur jointes à celles de l'esprit ! Quel temps fut plus libre, si la liberté c'est le courage dans les idées et la franchise dans la vie ? Comme on savait écrire, aussi ! de quelle manière prompte, nette, courte ! amusée, négligée, frondeuse ! si fine, si profonde, si sensible en même temps ! chaque phrase si près de l'idée, du sentiment, de la sensation ! Pas de couplets, pas de tirades, pas de grandes

phrases. On ne pensait pas à la vertu. On ne songeait pas à enseigner. On ne découvrait pas le monde à chaque instant. On écrivait pour son plaisir, pour plaire, pour amuser, pour donner des nouvelles, conter une anecdote, raconter une aventure. On avait du talent sans y penser, de l'esprit sans le chercher. Un livre était une causerie, spirituel comme elle, aussi simple, aussi facile, aussi osé. On eût rougi de vouloir être utile, de vouloir convaincre, et de chercher, en écrivant, autre chose que son agrément. Et pour le public... les gens qui lisaient savaient lire, en ce temps-là ! Monde divers, piquant, vif, hardi, prodigue, impertinent, galant, indiscret, insouciant, malicieux ! Nous avons joliment changé tout cela. Quelle époque, Seigneur ! Quel monde de gribouilles ! L'apo-théose de la bêtise et de la vulgarité. La société n'est plus qu'une vaste duperie, qu'on masque aux niais avec des discours. Tous les hommes

façonnés sur le même modèle, dressés de bonne heure à la docilité. On parle des esclavages passés ? Quel temps en connut un comparable au nôtre ? Dieu commençait à s'user. Nous allions manquer de superstition. On nous a inventé une nouvelle idolâtrie, au nom de laquelle tout le monde aujourd'hui est guerrier. Il faut tuer, se faire tuer, quelque goût qu'on en ait, et si on refuse, c'est encore la mort. Ce qui n'empêche pas qu'on n'a jamais autant parlé de liberté. Il est vrai que tant de gens sont enchantés d'être des héros qu'il n'y a qu'à dire : *Amen !* Que de merveilles aussi dans le domaine de l'esprit ! Nous avons chassé l'ignorance. Chacun sait lire et écrire. Les sots instruits sont devenus légion. Nous sommes, comme on dit, à une époque de lumières. Nous semblons nés d'hier et voir tout pour la première fois. A la place des arts, une perpétuelle pédagogie. Tout le monde aujourd'hui veut

apprendre quelque chose à son voisin. On n'entend parler que de science, que de devoir, que de morale, que de progrès. Les solennelles niaiseries qu'on nous a inventées débordent partout. La littérature est devenue sociale, humanitaire, éducatrice, même pis : civique ! On enseigne, on prêche, on moralise, on catéchise. Et quant au style ?... c'est à croire que tous les cordonniers se sont mis à écrire. Avoir de l'esprit est subversif. Dire ce qu'on pense est inconvenant. N'écrire que pour son plaisir est immoral. Refuser d'être dupe de tant de sottises fait de vous un monstre. C'est un beau spectacle et vous perdez bien à être là, en terre cuite, sans pouvoir en jouir. Ne pas être amusant, ne pas être spirituel, ne pas être hardi, ne pas attirer l'attention, se taire ou ne parler que comme les autres, ressembler à son voisin par l'esprit comme on lui ressemble par le costume, être grave, fade, sérieux, moral, ennuyeux,

pédant, prudent, soumis, bête comme tout le monde, ménager les gens, se taire sur ceux-ci, dire du bien de ceux-là, écrire pour ne rien dire, voilà le talent aujourd'hui. Que de gens que je connais n'en ont jamais montré d'autre ! Je pourrais faire bien des portraits. Celui-ci s'est mis en tête de vivre de sa plume et il écrit comme un menuisier débite des planches, plusieurs romans par an, des articles dans tous les journaux, véritable manœuvre littéraire, faisant encore sa cour à droite et à gauche pour pousser sa marchandise. Celui-là est aux gages d'un directeur de journal, mal payé, courant partout, écrivant sur commande, se soumettant sans broncher à une censure intéressée. Cet autre s'est juré à vingt ans d'être un jour de l'Académie et jugeant, dès lors, ce qu'il devait faire et ne pas faire, dire et ne pas dire, n'a pas manqué d'une ligne à son programme. Cet autre encore s'est dit que le plus sûr moyen

qu'on lui trouve du talent était d'en trouver lui-même à tout le monde et il ne tarit pas d'éloges et de compliments sur le premier venu comme sur le dernier. Comme ils m'amusent quand je les rencontre ! Je m'arrête un moment à les regarder, sans en avoir l'air. Voilà encore un muet qui passe, me dis-je. Quel air content de lui ! Il a écrit dans tous les genres, traité tous les sujets, parlé de beaucoup de gens ! On lit son nom partout. Il a à son actif, pour le moins déjà dix volumes ! Qu'a-t-il dit ? Rien. Pas un mot. Tout ce qu'il a écrit pourrait se passer dans la Lune !... Et vous les abordez et ils vous parlent, c'est le même silence, la même prudence. Ce ne sont pas des écrivains. Ce sont des diplomates. Chut !... Où est le plaisir ?... Quelle chance j'ai ! Malgré les années, je n'ai pas vieilli par l'esprit. Cinquante ans bientôt, et je me moque encore plus des mêmes choses dont je me moquais quand j'étais

jeune. Je ne suis pas devenu grave, prude, adroit, intéressé. J'ai gardé tout ce qui fait la jeunesse : la sensibilité, la passion... Plaire ou déplaire, qu'importe ! Je ne calcule pas. Je ne songe qu'à mon plaisir... Regarder, écouter, retenir, raconter, jouir de la comédie, être vrai !... J'aimerais mieux ne pas écrire, sans cela !... Vous-même, d'ailleurs, — et je m'adresse encore directement au Diderot, — vous n'avez pas été si brillant !... Vous avez gardé pour vous, pendant votre vivant, votre chef-d'œuvre. On ne l'a connu qu'après votre mort. Vous auriez fait un excellent membre de l'Académie Goncourt, pour mettre, par peur, sous le boisseau, le *Journal* que vous auriez reçu mission de publier. Et cette sensibilité que vous affichiez, cet amour de la vertu ?... Vous étiez encore une bonne âme !... » Ainsi je monologue, plus ou moins, amusé ou amer, selon mon humeur. J'ai des côtés de comédien.

J'exprime très vivement sur ma physionomie, paraît-il, et de façon assez amusante, quand je parle, les sentiments, les circonstances, l'aspect de ce que je raconte. J'aurais fait, paraît-il, je n'en sais rien, on me le dit, un excellent acteur dans le genre comique, et je ne manque pas d'un certain brillant pour me moquer des gens et leur dire, en riant, des choses désagréables. Quand je rentre ainsi d'un mauvais spectacle et que je converse avec moi-même pour célébrer mon époque, c'est là, entre les quatre murs de ma chambre, mes chats autour de moi comme comparses, toute une petite scène que je me joue. J'en ai eu récemment deux belles occasions avec deux pièces jouées à l'Odéon, *La Princesse*, de MM. Paul Géraldy et Robert Laveline, et *Loyauté*, de MM. Maurice Léon Kerst et Eugène Berteaux. On n'imagine pas pareilles niaiseries, pareilles invraisemblances, et d'un ton à la fois aussi plat et aussi préten-

tieux. Ces messieurs savent ennuyer les gens, c'est une justice à leur rendre. Au théâtre même, j'en étais émerveillé au point de ne plus pouvoir bouger de mon fauteuil. Le soir de *La Princesse*, le rideau venait de tomber sur le deuxième acte, et je restais assis, plongé dans mon étonnement, quand je me sentis frapper sur l'épaule. Je me retournai, et je reconnus une jeune femme que je savais fort malade et en train de se soigner à Nice. « — Comment ? lui dis-je, vous êtes là ! Je vous croyais dans le midi ? — Ne m'en parlez pas, me répondit-elle, faisant allusion aux mauvaises heures passées. Je l'ai échappé belle. Je devrais être au cimetière. — Au cimetière ! répliquai-je. Mon Dieu ! ce ne serait pas plus triste qu'ici. »

Qu'on ne dise pas maintenant que tout ce qui précède ne touche en rien au théâtre et n'a pas sa place dans une chronique drama-

tique. J'ai, au contraire, comme toujours, et même mieux que toujours, rempli mes fonctions. J'ai rendu compte d'une pièce : ma pièce préférée.

Septembre 1919.

DÉJA PARUS DANS « LES AMIS D'ÉDOUARD » :

- L N° 1. *La Maitresse Servante*, par Maurice BARRÈS.
- E N° 2. *Pour Psyché*, par Charles MAURRAS.
- S N° 3. *Digression peacockienne*, par Francis DE MIO-MANDRE.

- A N° 4. *Les préservatifs des dangers de l'amour à travers les âges*, par le Dr LE PILEUR.
- M N° 5. *Prisme étrange de la maladie*, par François PORCHÉ.
- I N° 6. *Je sors d'un bal paré...* par Remy DE GOURMONT.
- S N° 7. *Un professeur de snobisme*, par Jacques BOULENGER.

- D N° 8. *La comédie de celui qui épousa une femme muette*, par Anatole FRANCE.
- É N° 9. *Regards sur le nid d'un rossignol de murailles*, par André ROUVYRE.
- D N° 10. *Le Suicide*, conte, par Fernand VANDÉREM.

- O N° 11. *Eglogues imitées de Virgile*, par Emile HENRIOT.
- U N° 12. *Hommage au Général Charette*, par Jérôme et Jean THARAUD.
- A N° 13. *Les Œufs*, de Charles PERRAULT, publié par Marcel BOULENGER.
- R N° 14. *Jean Lorrain*, par Octave UZANNE.
- D N° 15. *M. Ernest Renan dans la Basse-Bretagne*, par Charles LE GOFFIC.
- S N° 16. *Les leçons de Florence*, par Jean LONGNON.
- O N° 17. *La veille de la Sainte-Agnès*, par John KEATS, traduction de Madame la Duchesse de Clermont-Tonnerre.
- N N° 18. *En marge des « Confidences »*, par Louis BARTHOU.
- T N° 19. *Le Tasse à l'Abbaye de Châalis*, par Louis GILLET.
- L N° 20. *A Antoine*, par Edmond ROSTAND.
- E N° 21. *Le Miracle*, par Georges DUHAMEL.
- S N° 22. *Mon premier grand Chagrin*, par Pierre LOTI.

- P N° 23. *Stendhal*, par UN DES QUARANTE [Paul BOURGET].
- L N° 24. *Hommage à Stendhal*, par Edouard CHAMPION.
- U N° 25. *Stendhal*, par Anatole FRANCE.
- S N° 26. *Alain-Fournier*, par Edmond PILON.
- A N° 27. *La folle journée*, par Emile MAZAUD.
- I N° 28. *Retour des Drapeaux*, par le Maréchal LYAUTHEY.
- M N° 29. *Les « Harmonies » toscanes*, par Gabriel FAURE.
- A N° 30. *Sur le Nil*, par Louis BERTRAND.
- B N° 31. *A Jérusalem : Le Jeudi Saint de 1918*, par Henri MASSIS.
- L N° 32. *La Soirée perdue*, par Eugène MONTFORT.
- E N° 33. *Gabriel - Tristan Franconi*, par Fernand DIVOIRE.
- S N° 34. *La Belle de Haguenau*, par Jean VARIOT.
- A N° 35. *Dédicaces*, par Paul ADAM avec une introduction de P[aul] V[alery].
- M N° 36. *Amazones*, par Eugène MARSAN.

- I N° 37. *Gustave Flaubert*, par Paul BOURGET.
- S N° 38. *A Rudyard Kipling*, par la Comtesse DE NOAILLES.
- D N° 39. *Lyautey l'Africain*, par Claude FARRÈRE.
- U N° 40. *Avsonia Victrix*, par Pierre DE NOLHAC.
- M N° 41. *Le Grenier de Dame Câline*, par Gaston PICARD.
- O N° 42. *Le Cœur parmi les choses*, par Georges GRAPPE.
- N N° 43. *Sulpicia. Tablettes d'une Amoureuse*, publiées par Thierry SANDRE.
- D N° 44. *Alfred de Musset au Théâtre*, par André SUARÈS.
- E N° 45. *Une promenade dans Rome sur les traces de Stendhal*, par le Comte PRIMOLI.

IMPRIMERIE

F. PAILLART

ABBEVILLE

—

Mars 1923